

Arcand et Bouchard : deux anthropologues dans les lieux dits communs

Laurent Mailhot

Volume 36, numéro 1, 2000

Le sens (du) commun : histoire, théorie et lecture de la topique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036174ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036174ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailhot, L. (2000). Arcand et Bouchard : deux anthropologues dans les lieux dits communs. *Études françaises*, 36(1), 127–149.
<https://doi.org/10.7202/036174ar>

Résumé de l'article

Anthropologues de la civilisation nord-américaine contemporaine, Bernard Arcand et Serge Bouchard ont recours à l'écriture comme à la lecture pour déconstruire les automatismes sociaux, langagiers, idéologiques. Leurs cinq recueils de Lieux communs se situent aussi bien dans la tradition française classique des moralistes que dans celle, moderne, des surréalistes, de Paulhan, de Leiris, de Barthes. Ils dépaysent les objets, les formules, l'Homme Ordinaire, pour les surprendre hors du (sens) commun. Scepticisme absolu, ironie réformiste, nouvel humanisme ? Sur les rapports entre les mots et les choses, ces anthropologues posent en tout cas de vraies questions : des questions d'écrivain(s).

Arcand et Bouchard :

deux anthropologues dans les lieux dits communs

LAURENT MAILHOT

Le langage est à lui tout seul une idéologie.

Roland BARTHES

On devrait faire de la philosophie dans la rue,
tresser ensemble la philosophie et la vie.

CIORAN

Bernard Arcand et Serge Bouchard se présentent comme « deux communs des mortels » dans la signature de l'avant-propos de *Quinze lieux communs*¹, leur premier recueil de « variations », d'abord radiophoniques, sur les mythes et mythologies de la vie contemporaine. « Le lieu commun, c'est nous », pourraient-ils dire après « un autre » qu'ils citent sans le nommer : un espace partagé, des figures reconnues, un (double) style. C'est notre réalité la plus familière, sinon la plus intime, que débusquent et analysent les deux anthropologues. Familière mais étrange, inquiétante à force de banalité, de répétitions machinales, d'automatismes sociaux, d'inconscience linguistique, scientifique, morale. Car le « sens commun », en additionnant et rassurant les individus, ne se transforme pas nécessairement en « volonté commune pour le bien commun » (Q, 9).

1. Bernard Arcand et Serge Bouchard, *Quinze lieux communs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1993. Suivront, chez le même éditeur, *De nouveaux lieux communs* (1994), *Du pâté chinois, du baseball* (1995), *De la fin du mâle, de l'emballage* (1996), *Des pompiers, de l'accent français* (1998), titres toujours complétés par *et autres lieux communs*. Nous nous référons à ces cinq recueils par leur(s) initiale(s) : Q, N, PC, F, P.

Les questions que nous nous posons sont : ces anthropologues sont-ils des écrivains ? où les situer ? qu'est-ce qui fait la diversité et l'unité de leurs recueils ? Ils traquent « l'anodin et l'évident », nullement synonymes, l'absurde institutionnel et circonstanciel, la bêtise sous toutes ses formes, de préférence moderne, postmoderne et nord-américaine : l'emballage, le tourisme de masse, le sport organisé, l'opinion dirigée, la nouvelle criminalité, les armes sophistiquées, les vendeurs professionnels dont la pensée unique fonde l'industrie, l'économie, et structure l'être tout entier.

Le commercial, c'est la clé, le début et la fin. C'est donc la philosophie du vendeur qui domine le monde moderne. On fabriquera ce qu'on écoule [...]. Mettre en marche, mettre en marché, cela revient au même dans un monde qui ne cesse de bouger [...]. Le monde est à conclure, il est à venir, il est à vendre ou à acheter, c'est du pareil au même, du moment que l'on sait qu'il a un prix. (Q, 148-149)

Où iront l'homme et la femme lorsque tous les champs auront été bétonnés, les aliments cryolisés, les langages chiffrés, et que le baseball sera devenu du chinois électronique ? Ils reviendront peut-être aux noms de personnes, à l'« imaginaire quotidien », à des lieux-dits plus propres que communs. L'aventure dans la « jungle de nos insignifiances » (N, 177) aurait alors été significative.

Deux auteurs, une écriture

Bernard Arcand et Serge Bouchard ont publié chacun deux ou trois livres. Arcand sur l'image scolaire de l'Amérindien, les mœurs sexuelles², la saison morte³. Bouchard sur *Le moineau domestique : histoire de vivre*⁴, fausses « nouvelles » et vrais instantanés, textes très courts, inégaux, dont certains seront repris et développés dans la série des *Lieux communs* — mais pas les hommages à l'urinoir, à la « scie à chaîne », à l'épinette noire, qui ne font pas non plus partie des soixante-trois marches de *L'homme descend de l'ourse*, de Bouchard⁵, à côté de la corde à linge et de la route cybernétique. On pourrait peut-être opposer un Arcand tempéré, à sang froid, golfeur et automobiliste, à un Bouchard « nordique », à

2. Bernard Arcand, *Le jaguar et le tamanoir : vers le degré zéro de la pornographie*, Montréal, Boréal, 1991.

3. Bernard Arcand, *Abolissons l'hiver ! Livre très pratique*, Montréal, Boréal, 1999.

4. Serge Bouchard, *Le moineau domestique : histoire de merle*, Montréal, Guérin, 1991. C'est la « manière » de ce livre qui inspire Arcand et le réalisateur François Ismert, de Radio-Canada (Q, 8).

5. Serge Bouchard, *L'homme descend de l'ours*, Montréal, Boréal, 1998.

sang chaud, camionneur fonceur. Le premier, universitaire, semble plus sec, subtil, sarcastique ; le second, chercheur et consultant, paraît plus empirique, nostalgique et visionnaire. Le premier joue des concepts, noms et nombres comme d'une algèbre et d'une musique ; le second est un arpenteur-géomètre, un artiste (peintre et comédien), un orateur, un conteur.

Malgré leurs signatures soigneusement alternées, paragraphes après paragraphes, et figurant sur la couverture des cinq livres qu'ils ont conjointement édités, datés⁶, on ne tentera pas ici de départager les voix et l'apport respectif de Serge et de Bernard. Ce qui nous intéresse, c'est leur interaction, le fruit de leur collaboration pour chacun des sujets — de quinze à huit (P) — traités dans les *Lieux communs*. Leur travail à quatre mains, à quatre pattes (dans la boue, la neige, sur le tapis ou le tatami), par paires dûment identifiées est une démarche commune, une œuvre unique.

Les cinq livres ne comportent ni bibliographie ni notes⁷, mais des centaines de citations directes et indirectes, d'observations de première ou de seconde main. Les auteurs situent leurs histoires dans celles des mentalités, des mœurs, de la langue, de la littérature, des découvertes et inventions depuis Archimède. La Bible côtoie les postmarxistes, la *République* se trouve parfois en étrange compagnie : « De l'avis de Platon et selon la majorité des croyants [...] » (F, 142). Plaute est corrigé, son *homo homini lupus* remplacé par « l'homme est un singe hurleur pour l'homme » (N, 177). Dans cette jungle, les anthropologues reprennent leur bâton, remettent leurs bottes et leur casque.

Ces *Lieux communs* particuliers, localisés (cimetières, chalet, portes, ascenseur en panne) sont un produit original. Ni monologues ni dialogues, malgré les parallèles et la perpendiculaire des discours ; ni portraits ni caricatures, ni parodies ni pastiches, malgré l'humour, l'ironie à divers degrés. Ces textes sont des leçons de choses, de vie, de mort⁸, mais avant tout d'exactitude dans la lecture et l'écriture⁹. Ce sont des œuvres philologiques, critiques, morales. Ces anthropologues sont des philanthropes et des philosophes. Ils ne s'adressent pas l'un à l'autre, en apartés, en colloques, mais à nous ; ils ne dialoguent ensemble que par lecteurs interposés.

6. De Saint-Augustin [-de-Desmaures] et de Pointe-aux-Trembles.

7. À l'exception d'un remerciement appelé, au nom de Serge Bouchard, par un astérisque : « Idée originale de Jean-Jacques Simard » (F, 13), sociologue de l'Université Laval.

8. « Et faire de la philosophie, comme le disait Montaigne, c'est apprendre à mourir » (Q, 100). Dès la quarantaine.

9. Voir dans l'épellation, l'élocution : « chasseur sachant chasser » (Q, 207).

Leur méthode est un savant composé du traité aristotélien (*topos*, topique¹⁰) et du fragment ionien, du dialogue platonicien et de la pédagogie socratique, des épopées homériques (guerres, ruses, vols, viols, périples, séductions) et de l'esprit d'Aristophane (*Les nuées*, *Les mouches*), des comédies et maximes classiques, de la grande *Encyclopédie* et du *Dictionnaire des idées reçues*, de Nietzsche et de Kafka, des « idées-tableaux » de Proust et du théâtre de l'absurde. Ils aiment prendre pour objet un sujet quelconque sur lequel il n'y aurait présumément « rien à dire ». Mais ils trouvent toujours quelque chose et plus encore. Pour 1998, ils espéraient rédiger un « essai de trois cents pages sur les vis à tête carrée » (*F*, 8). C'est raté, ou remis à leur sixième recueil commun, très commun. En attendant les vis (vices ?) de ces deux têtes carrées (à Papineau), le lecteur bricoleur et néanmoins philosophe pourrait étudier les « Fragments autour d'un clou » d'André Goulet¹¹ : éclats de bois, clou tordu, rouillé, reliques de la Vraie Croix, Christ crucifié en « ancêtre de la pin-up... ».

Résolument prosateurs, réalistes, les deux anthropologues ne s'éloignent apparemment de leur profession, de leur métier, que pour y revenir chargés de butin, d'échantillons, de matériaux à la fois bruts et très usagés : fausses monnaies, restes non identifiés, trafics, le béton comme modèle du « communisme intégral » (*N*, 138), le traitement du pneu comme réinvention de la roue. À côté des débats attendus sur l'inné et l'acquis, la nature et la culture, la démocratie et le pouvoir, les auteurs se penchent sur l'« entassement urbain », la violence quotidienne, les « sociétés postobèses » (*PC*, 199). Ils savent articuler, enchaîner les questions vitales, alimentaires et sanitaires : « Que serait l'univers sans ketchup ? [...] Que serait le monde sans Kleenex pour essuyer le ketchup ? » (*Q*, 145). Un peu plus loin, faisant communiquer la salle de bain avec la sphère publique : « [...] le monde ne serait pas ce qu'il est sans anneaux pour rideaux de douche » (*Q*, 147), ou sans épinglettes (*pin's*), sans ventes pyramidales, sans parcmètres. La logique est impeccable, même si les syllogismes sont condensés, télescopés : « Une société qui invente le jardin zoologique est une société prête pour la télévision » (*Q*, 196), pour le câble, pour les réseaux les moins nets, les parasites planétaires, les branchements douteux, les débranchements mortels.

10. Théorie des « arguments, développements et preuves applicables à tous les sujets » (*Q*, 9).

11. André Goulet, « Fragments autour d'un clou », *Liberté*, n° 230, avril 1997, p. 158-165.

Un genre, tous les genres

Les textes (d'une dizaine de pages, parfois plus) d'Arcand et Bouchard touchent à plusieurs genres — trait, pointe, définition¹², description, tableau, scène, fable, chronique, essai, « petite prose », poésie didactique — sans s'enfermer dans aucun. Leurs récits, coupés court, sont des exemples et des *exempla*. Leurs nouvelles pourraient se trouver dans les bons journaux. Leurs histoires ne sont pas celles, naturelles, fantastiques ou postmodernes, d'un Pierre Morency, d'un Gilles Marcotte, d'un Jacques Poulin, ni leurs *historiettes* celles, épiques, de Jacques Ferron. Ces textes se situent-ils pour autant hors de la littérature, dont la condition première est d'« accomplir un langage indirect » ? Pas du tout, car ils savent « nommer en détail les choses afin de ne pas nommer leur sens dernier et tenir cependant sans cesse ce sens menaçant [...] »¹³. Leurs objets cherchent leurs sujets, leur forme, leur dimension, leur genre. Un *ton* est déjà là, auquel les deux auteurs doivent être fidèles et un peu infidèles. Ils jouent admirablement sur l'attente, l'écoute (pas seulement radiophonique), sur la déception légère, la trouvaille furtive, l'éclat atténué ou souligné, le non-cliché du cliché, le cercle de nouveau vicieux vertueusement, virtuellement. Tout prétexte des *Lieux communs* se transforme en texte dont l'indétermination générique est une surdétermination littéraire.

Les croisements sont multiples, féconds, les *nouveaux* lieux communs étant toujours anciens, classiques, même s'il s'agit d'objets récents comme le *Big Mac*, le téléphone cellulaire ou l'ordinateur portable. « Notre cerveau a une constitution stable depuis l'apparition de l'espèce, voilà à peu près deux cent mille ans. Nous sommes donc aussi bêtes que capables depuis le jour un de notre présence sur Terre », écrit Bouchard (F, 149), s'appuyant sur « un ouvrage remarquable » de son collègue Denis Blondin, anti-évolutionniste. Heureusement — c'est tout l'intérêt d'une science comme l'anthropologie, d'un art comme la littérature —, l'Homme ne cesse d'être bête ou intelligent *autrement*, sur de nouveaux gadgets, avec des techniques inédites. Le sens et les épithètes de la fidélité (conjugale, amoureuse) peuvent varier, les méchants, les raseurs, les vendeurs sont des catégories sociales et verbales de toute humanité. Ce qui change, c'est le contenant, le conteneur

12. Par exemple, le *Macquarium*, composé de l'« intérieur d'un ordinateur Macintosh » et d'un « bocal à poissons illuminé » (Q, 149).

13. Roland Barthes, *Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1964, p. 232. Et « le meilleur moyen d'être indirect, pour un langage, c'est de se référer constamment aux objets et non à leurs concepts : car le sens de l'objet tremble toujours [...] ».

(*container*), l'emballage, enveloppe des enveloppes, la « meilleure assurance » pour l'avenir :

[...] autrefois, les puissants s'emballaient dans des pyramides ; hier, ils se congelaient dans des éprouvettes ; aujourd'hui, mûs [*sic*] par des préoccupations plus démocratiques et voulant accommoder le grand nombre, c'est la vie entière que nous espérons conserver en consacrant notre génie à la construction de biodômes. Il fallait y penser : pour sauver la forêt tropicale, il suffit de l'emballer. Le procédé paraît sans limites. (*F*, 50-51)

La météo change tous les jours mais se répète de siècle en siècle. La neige n'a jamais cessé de tomber, ni l'eau de couler. « On dit de la mort qu'elle est froide, et le climat d'outre-tombe est présumé glacial [...] L'hiver est justement là pour s'éterniser » (*PC*, 69-70). La poubelle¹⁴ est nouvelle, mais le crapaud est préhistorique. Le « mal du pays » était bien connu d'Ulysse, d'Énée, de Xénophon. La « plante verte » poussait dans les salons et jardins d'hiver victoriens. C'est dans les mots que les images persistent et durent en changeant de peau, de couleur, d'éclairage. Le gazon est plus vert (et anglo-saxon) que l'herbe. Le golf est une nouvelle rêverie du promeneur solitaire motorisé qui se mesure (se confesse) à lui-même en se donnant en spectacle.

Tantôt dessinateurs, peintres sur le vif, jardiniers, infirmiers, cuisiniers et gourmets, sportifs, Bouchard et Arcand sont des observateurs et en même temps des explorateurs, des expérimentateurs de l'univers humain. Biologistes occasionnels, écologistes systématiques, météorologues, psychologues sociaux, c'est par le fragment et la fresque, la déconstruction et le contre-discours, l'*understatement* et l'hyperbole qu'ils défendent les espèces menacées : gros arbres, cheveux, enfants, mâle, eau, ciel, libertés individuelles (fussent-elles *surveillées*). Ils se méfient des sectes et des écoles — opus-déistes, behavioristes, « tautologues » (*N*, 180) —, se fient aux apparences, aux *petits faits vrais* (ou faux), aux animaux qui parlent, aux contes, aux rêves : « Si Christophe Colomb avait disposé d'un croiseur [...] » (*PC*, 170). Ils passent des collèges classiques aux écoles secondaires, de la Bible au bottin, des testaments aux agendas, du roman d'espionnage à la révision et au révisionnisme des guerres puniques¹⁵.

Bien des genres, majeurs et mineurs, sont pratiqués ou dénoncés : le manifeste, la polémique, la légende urbaine, l'éloquence, le mélo-

14. L'arrêté sanitaire du préfet Eugène René Poubelle date du 7 mars 1884.

15. « Hannibal n'a rien trouvé aux plaisirs de la montagne et Scipion détestait le soleil africain » (*Q*, 179).

drame, le grotesque, la chansonnette, le manuel de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations¹⁶, les livres blancs, noirs, rouges. Depuis que le journal intime « semble avoir perdu de sa respectabilité et être devenu une pratique associée à l'adolescence » (F, 95), aux adolescentes, il a été remplacé par un objet-culte qui est son contraire, l'agenda administratif, outil des planificateurs, alibi des oisifs qui se prétendent (pré)occupés, déversoir des gens d'affaires pendantes, des politiciens sans programme autre que journalier. L'agenda, livre de prière (d'attendre, de rappeler, de repasser), se fait « l'instrument d'une foi aveugle ou borgne en notre capacité de contrôler le destin » (F, 96). Ce nouvel almanach gère le temps du calendrier comme les bureaux gèrent leur personnel : en divisant pour régner, en classant pour déclasser, en annonçant pour renoncer. Le problème est que le temps « nous dépasse au lieu de simplement passer » (F, 99), et que nous ne le rattrapons jamais. Mieux vaut donc un agenda vierge qu'un gros livre débordant pour homme débordé. Un monde sépare le carnet de poche de l'album d'art, de l'agenda thématique (oiseaux), anthologique (histoires cochonnes), programmatique (le français sans faute). Bouchard et Arcand ont chargé leur propre agenda de notes de lecture, de commandes, de projets, de rendez-vous manqués, de passages obligés. Autrement dit, de lieux communs privatisés, visés, raturés. « J'ai une peur bleue du petit livre noir », avoue Bouchard (F, 100). Arcand prétend substituer un jeune et allègre « Je m'en permets » au centenaire « Je me souviens ».

Devises, adages, dictons, graffiti, toutes les formes (plus ou moins) brèves et sentencieuses ont été utilisées, renversées depuis leur invention par « d'innombrables ancêtres anonymes » (F, 117). Dans une série de recueils comme dans une revue, l'« intratextualité » instaure un « effet de dialogue¹⁷ » entre des maximes et sentences isolées. Fort de ses origines démocratiques, sur l'agora, près du temple au dieu inconnu, l'aphorisme, même surréaliste, demeure collectif, car il « présuppose une continuité entre la langue et le monde, entre la parole et l'action¹⁸ ». Le gazon gazonnant, gazonnement ou gazonnage, s'insinue dans le dictionnaire « de la même manière qu'il pousse entre les pavés, dans les craquelures du trottoir ou dans les faiblesses de l'asphalte » (Q, 43-44). Admirons, craignons l'anthropomorphisme final.

16. « Qu'est-ce que le savoir-vivre aujourd'hui ? Serait-ce d'être en forme ? » (N, 168).

17. Marie-Paule Berranger, *Dépaysement de l'aphorisme*, Paris, José Corti, 1988, p. 38.

18. *Ibid.*, p. 20.

Phénoménologie du quotidien, de l'ordinaire

Les *Lieux communs* font une plus belle part aux gestes, pensées, paroles et attitudes de la classe moyenne ou de l'individu anonyme qu'aux extravagances des vedettes et aux génies de la création. Aux observateurs professionnels, aux décideurs officiels, ils préfèrent les témoins accidentels, les complices, les comparses. Aux chercheurs patentés, les simples brevetés, les patenteux officieux : un Joseph Monier, jardinier qui, voulant fabriquer des pots plus résistants, inventa en 1867 le béton armé (N, 135). Aux références classiques désorientées, transplantées d'un lieu à l'autre, les anthropologues ajoutent les mots d'inconnus¹⁹, les approximations de méconnus²⁰, les opinions de groupes divers, circonstanciels, largement ou étroitement identifiés : « nos ancêtres », les déportés d'Acadie, les grammairiens de Port-Royal, les « premiers sociographes », les démographes du XVIII^e siècle, les « archéologues de l'avenir » (Q, 149), « les meilleures âmes » (Q, 19), la majorité silencieuse et « bâtarde » des chiens, le commun des mortels dont se détachent curieusement, pour s'y inclure, les deux auteurs.

Les écrivains et les artistes sont présents moins par leurs œuvres, découpées, détournées, que par leur réputation, leur *réception*, leur rôle de signalisateurs sociaux. Régis Debray en aventurier, Jean-Jacques Rousseau en pédagogue libertaire d'*Émile*. Le « grand musicien » Charles Mingus se prétendait une autorité sur la bâtardise des chiens errants parce qu'il avait « des ancêtres de toutes les origines et de toutes les teintes connues » (Q, 209). Baudelaire aussi « aimait les chiens » (Q, 205), paraît-il. Vittorio Gassman est appelé à se prononcer sur la question féminine et la « fin du mâle » (F, 107). Chaque célébrité, on le voit, est tirée un peu hors d'elle-même, à côté, sur la place publique : Marco Polo en dépositaire GM, Hitler en motard.

Au contraire d'un Pascal, d'un Kierkegaard, d'un Kafka, ou des penseurs de l'Holocauste, Arcand et Bouchard ne se placent jamais *Face à l'extrême*²¹ de la métaphysique, des idéologies, du totalitarisme, mais face à l'ordinaire, au moyen, à un quotidien désespérant sans être désespéré.

19. « Un réputé criminologue dont je vais taire le nom [...] » (F, 147).

20. Georg Simmel, « dans son essai sur la mode » (N, 192), parle-t-il des moineaux ? L'ancien maire Carlos González a-t-il bien dit qu'« administrer México, c'était comme essayer de réparer un avion en plein vol » (N, 27) ?

21. Titre d'une réflexion morale de Tzvetan Todorov à partir des camps de concentration (Paris, Seuil, 1991).

L'Homme Ordinaire²², si isolé soit-il, si *privés* soient ses comportements au lit, à table, dans la salle de bain, constitue une majorité statistique, un type, à la longue un archétype, une figure mystérieuse (insondable ?) mais reconnaissable entre toutes. Ainsi, la biographie collective, le portrait de groupe et l'analyse socioculturelle se rejoignent dans *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom* par François Ricard²³, qui s'y implique personnellement, alors que la prétendue *Chasse à l'éléphant. Sur la piste des baby-boomers*, de Richard Martineau²⁴, est un piège à souris, une caricature du *Petit prince*. Chez soi comme partout, car partout chez soi, pour un temps et dans un espace déterminés²⁵, le *baby-boomer* est une forme accomplie, extraordinaire, de l'Homme Ordinaire pressé.

Après le *Petit traité des grandes vertus*²⁶, pourquoi pas un *Grand traité des petits vices*? C'est un peu ce que font Bouchard et Arcand, si on donne à *vice* son sens technique : défaut de fabrication, difficulté de fonctionnement, publicité mensongère, but détourné et effets pervers. Sous des catégories assez neutres, sur des objets concrets (plantes, gadgets, cartes, balles) et des images précises, ils étudient les activités humaines dans leur contexte historique et contemporain. Entre usages et valeurs, hygiène et morale, droits et devoirs, intérêts et justice, ils ne choisissent pas. Ils ne s'intéressent pas aux péchés mais aux fautes, qu'il s'agisse de manques ou d'excès. Ils recherchent le milieu juste plutôt que le juste milieu ou juste le milieu, car la médiocrité n'est pas la *médiété*. Leur guide est le bon sens (à départager) à travers et contre les lieux communs. Leur méthode est la comparaison, le retour aux sources (étymologiques, historiques), l'« affirmation hyperbolique », le paradoxe. Leur école est celle du regard étonné. Ils n'enseignent que par l'ironie, ne prêchent que par des exemples²⁷.

22. Le seul personnage qui porte explicitement ce nom et cet adjectif (prénom ?) dans la littérature québécoise est celui de Jacques Poulin, dans *Les grandes marées* (Montréal, Leméac, 1978).

23. François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992.

24. Richard Martineau, *La chasse à l'éléphant. Sur la piste des baby-boomers*, Montréal, Boréal, 1990.

25. En Amérique du Nord et en Australie, de la fin de la Guerre (« matin du monde ») à la fin du siècle (consommation et « consommation »).

26. André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1995.

27. Pris dans le « traité des taupes » (F, 180) ou « En Ukraine autrefois » (F, 185), car comprendre « un brin » (d'herbe), ou faire la « biographie complète d'une mouche » (PC, 124), ce serait tout saisir, tout savoir.

« Comme on dit... » : proverbes et clichés

Les proverbes courent les rues, les routes, les circuits aériens : le « pauvre monde » qui se déplace « a toujours le vent dans la face », dit métaphoriquement un pilote d'hélicoptère. La misère serait donc « une sorte de turbulence, un trou d'air, un passage à vide » (N, 145). Facilement repérable sur une carte, on devrait « pouvoir la contourner ». Mais la misère est partout, jusque sur le dos des millionnaires du sport professionnel. Des auteurs (Cocteau) ont traité de la simple *difficulté d'être*. Que dire alors du « plaisir relié à la difficulté d'être en difficulté » (N, 147) ? Cela n'a pas de prix.

Les textes d'Arcand et Bouchard sont construits à partir d'un mot (*chauve*), des images ou objets qui s'y rattachent — peau, crâne, nu, boule, bonnet, caillou —, des bêtes (la chauve-souris), des personnages (Samson, Yul Brynner), des chefs-d'œuvre (Moussorgsky, 1867) qui l'ont illustré. Plusieurs s'appuient et se développent sur des paradoxes²⁸ et autres balançoires : « opinions qui n'en sont pas » (Q, 62), vérités « en deçà des Pyrénées », prophéties « en son pays », contradictions dans les termes, formules croisées qui s'annulent, contrepèteries, paronomases, mises en garde discursives : « Méfiez-vous des gens qui commencent toutes leurs phrases en employant cette expression : "pour être franc et honnête..." » (F, 77). Eux sont des menteurs invétérés, consciencieux. Ils soignent particulièrement leur entrée en matière et leur sortie de scène, leurs incipits et leurs excipits.

Le sens de la *misère* dépend du dictionnaire et du contexte : être dans la, avoir (se donner) de la ; grande et petite misère, dorée ou noire ; Misère majuscule et misères « alternatives », marginales ; misérables et miséreux. Jean Narrache est ici un auteur clé, après les livres fétiches de Job et de Victor Hugo, sans compter le psaume *Miserere* et la sagesse des nations : « vallée de larmes », « diable par la queue », « cul sur la paille », etc. Trop répandue, la pauvreté « se dévalue forcément » ; elle n'est pourtant « pas à la portée du premier venu », surtout s'il est riche, instruit et en santé. Celui-ci doit faire des efforts (sports, école privée) pour maigrir et souffrir. En janvier, il quittera son bureau, son Club Med ou son condo en Floride pour aller gravir l'Annapurna « sur sa face cruelle, les mains nues et liées ». Pour s'y rendre, il aura peut-être contourné en voilier le cap de « Fausse-Espérance », traversé « l'océan Tragique Nord sur un madrier pourri avec, entre [s]es dents serrées un

28. « Grâce au téléphone, on a de moins en moins besoin de se parler » (Q, 116).

seul petit biscuit» (N, 154). Dans le sud de l'Angleterre, un certain Bob Acraman a reconstitué un camp hitlérien pour «vacances morbides»: brouillard garanti, baraquements glaciaux, pain rassis, soupe à l'eau, fouilles physiques et interrogatoires «psychologiques»²⁹. Si la pauvreté ennue, la misère fascine, à l'écran comme sur la route (accidents, incendies, mendicité). Moab, en Utah, menacée, par la concurrence de Kodiak (Alaska), tire des millions de dollars du «plus beau dépôt d'ordures au monde» (N, 156).

«Le ciel» est un texte éminemment propice aux rêveries. Le ciel, lieu et non-lieu, fut le «premier étonnement de l'homme»; il le demeure grâce à l'exploration des planètes et à l'observation des galaxies. Le ciel «inspire», promet, appelle. Et il ne faut pas le provoquer: «aide-toi et le ciel t'aidera», «si le ciel le veut» (N, 48). L'Ascension fut une aspiration vers le haut — le Haut? — qui dépassa la Tour de Babel et l'Échelle de Jacob. «Le septième ciel est le dernier» (N, 51), vol plané, vertige suspendu, moment d'éternité. Diurne ou nocturne, le ciel, d'après Lord Rayleigh, ne serait qu'un «effet de l'éparpillement de la lumière solaire» (N, 43). Mais la lumière est infinie.

Ce n'est pas un hasard si «Le monde des affaires» est coincé entre «Le ciel» (*sky is the limit*) et «Les méchants» (en deux parties bien nourries). Les entrepreneurs sont des aventuriers, les industriels, des inventeurs, les financiers, des artistes. Les «gestionnaires» sont ceux qui font marcher la boutique. S'ils paraissent grisâtres, ennuyeux — tel le couturier Yves Saint-Laurent —, c'est pour mieux tromper, séduire. Ce sont des comédiens, des joueurs, au bureau comme à la Bourse; «d'autant plus efficaces qu'ils n'ont pas d'idées», du moins pas d'idées générales³⁰, mais des pulsions, un désir effréné d'action(s). Les «gens ordinaires» ne sont pas «d'affaires». Issu de la foire, de la fête, le commerce ne s'en abstrait (dans les grands nombres) qu'exceptionnellement: «plus un marché se développe, moins il porte à s'amuser» (N, 67). Sauf chez Disney.

Le monde des affaires est *merveilleux* parce qu'incompréhensible. Il fait croire au miracle économique, aux bonheurs de la conjoncture, aux combats héroïques. «Le roi Iaccoca défiant la fée Mitsubishi en ravissant le trésor du dragon fédéral. Le David IBM renversant le Goliath

29. D'après le *Daily Mirror* et une dépêche de l'AFP, 13 septembre 1980 (N, 155).

30. Ce qui permet de leur en prêter beaucoup dans tous les débats de société. «Plus la place publique est un forum d'idées, moins elle est un marché» (N, 59); mais, «avec la sanction ou l'appui du monde des affaires, on peut dire, prétendre avancer à peu près n'importe quoi» (N, 60), même que le *Big Bang* était à l'origine un *big deal* (N, 62).

Univac avant d'être lui-même attaqué par les jeunes fous de la secte Apple qui, eux, ne pouvaient pas soupçonner l'appétit des elfes japonais » (N, 65). Cette poésie relève de la télévision pour enfants plutôt que de l'épopée. En fait, ce sont les « petites affaires » qui font les grandes, les combines qui font les conglomérats. Affaires courantes, pressantes, (toutes) cessantes, pour espèces sonnantes dans la poche, dans le sac (avec la main), au tableau des valeurs. Seul remède contre l'abstraction triomphante de l'or et de l'argent : l'invasion périodique des *méchants*, des penseurs et organisateurs du Crime : un patron des *teamsters*, un baron de la drogue, un prospecteur minier à Hong-Kong. La nouvelle guerre de Troie, c'est la bataille de Russie, de Chine, des universités et des écoles, entre Pepsi et Coca-Cola. Dans le monde politique, après Hitler, les vrais *méchants* se font rares ou se déguisent : Staline en « Petit Père du peuple », des peuples, Mao en « Bouddha souriant » ou « père Noël imberbe », Pinochet et Saddam Hussein en « colonels d'opérette ». Aucun des récents présidents américains, de Johnson à Clinton, « ne peut prétendre au titre du roi Arthur » (N, 77). Même à Hollywood.

Noms propres et noms communs tendent les uns vers les autres, s'attirent, se repoussent. La famille Pons³¹ se réclame de Ponce Pilate, la ville et le duc de Lévis se rattachent à la tribu de Lévi. « Les deux familles se brouillèrent dès leur première rencontre depuis dix-neuf siècles » (F, 131). Les généalogies peuvent être des toiles d'araignée, des barbelés. « La grippe couve ou bien elle court », mais on l'attrape facilement. Espagnole ou asiatique, elle « agrippe ses victimes sans avertir, comme Agrippine » (P, 127). S'attaquant aux Hurons, elle est « un des éléments les plus importants dans le développement de l'Amérique » (P, 133), si on sait lire entre les lignes.

Mensonges mythiques

C'est dans un texte comme « Le mensonge » — Aragon l'aurait parié — que la littérature et la philosophie, sa servante, sont les plus sollicitées. Par delà les adages français et latins, les tics de la conversation et tout le « Clin-Clan » moderne, le mensonge est le matériau noble, ignoble ou snob de l'idéologie et de la rhétorique. Recyclable sans être « biodégradable », il s'adapte à tous les contextes. « On corrige un mensonge par un autre mensonge » (F, 82). Corriger n'a pas ici un sens disciplinaire, moral, mais grammatical, logique, artistique. L'échelle entre le vrai et

31. Dont Lily, écrit erronément Lili (F, 131).

le faux va de l'embellissement à la tricherie en passant par l'entourloupette. Saint Augustin dénombrerait « au moins six niveaux de mensonge ». « Dans un monde anglophone et raciste, on parle encore de "little white lies" [...] » (F, 80). On cite les récits de Cartier et de Colomb pour leurs faux diamants et leurs fausses Indes. Les conquistadors ont-ils menti « en laissant courir la rumeur d'un Eldorado », et Bernadette Soubiroux³² en décrivant ses visions virginales ? « Depuis l'ancien temps de Lucien et jusqu'aux disciples de Méliès³³, des milliers de voyageurs ont raconté leur prodigieuse visite de la Lune » (F, 82). D'autres ont mesuré de loin les Pygmées, mal vu les Peaux-rouges, trahi les Amazones, enlaidi les monstres marins.

L'enfant qui criait « Au loup ! » donne une leçon utile, ambiguë : on connaît sa manie, pas son angoisse. Une des histoires les plus édifiantes est celle, d'après Mark Twain, de George Washington surpris par son père après avoir coupé un cerisier avec sa hachette. Devinant qu'il allait être découvert, l'enfant prend les devants et avoue son crime, car « on ne peut mentir que lorsque les circonstances le permettent » (F, 88). De la politique à la philosophie il n'y a qu'un pas si on passe par Descartes et Voltaire pour mieux comprendre la dialectique de Hegel et de Sartre : « Au fond, peut-être l'existence nous ment-elle. Il se peut que l'Être mente comme il respire, que le mensonge soit son essence et que seul le Néant arrive à exprimer la Vérité, ce qui serait pour la Raison assez décourageant » (F, 88). Il faut, encore ici, revenir à Pascal. Penseur, il n'a jamais réussi à « calculer le poids de la vérité », mais il en a « saisi la qualité ». Dans son « troisième discours aux Grands³⁴ », il écrit : « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes... » (F, 84). Prophétique.

C'est cependant la poésie qui est le « mensonge suprême » ou la vérité la plus problématique. Mieux que le pari de Pascal, le Paris « fantastique » de Baudelaire peut faire basculer le monde avec une foi aveugle. « Il a détourné son regard du Paris qu'à son époque on détruisait pour le profit des promoteurs et des spéculateurs » (F, 90). D'autres, à la fin du xx^e siècle, donnent un air léger, irisé, aux anciennes et nouvelles odeurs de Paris, au fioul, au gazole, au « fog losangélique³⁵ ». « Invertissons la

32. Ils écrivent Soubiroux (F, 83).

33. Le cinéma est un « hymne au mensonge » bidimensionnel (F, 89).

34. Blaise Pascal, *Discours sur la condition des Grands*, rédigés en 1660, publiés par Nicole dans son traité *De l'éducation* (1670).

35. Ce n'est pas une figure géométrique, mais une contribution sud-californienne de Jean Baudrillard à l'urbanisme (N, 25).

vapeur dans la machine de nos représentations. Créons un Paris merveilleux. Il suffit de nous mentir juste assez pour que nous ne risquions plus de nous tromper», suggèrent en conclusion les auteurs du « Mensonge », qui laissent le dernier mot (en le changeant à peine) à Émile Nelligan : « Ah ! tout l'ennui que j'ai, que j'ai³⁶ » (F, 90). Là, ils ne sont pas de taille à rivaliser avec Réjean Ducharme.

Plus qu'une prosopopée, « L'eau et la douche » est un poème en prose érotique sur le resserrement du tuyau, les métamorphoses de la vapeur, la plainte ou le rire de l'eau (usée, abusée) devant les fonctions du jet et du drain. L'auteur, Arcand³⁷ en l'occurrence, s'adresse à l'Eau, messagère polymorphe de l'Océan planétaire :

Voilà qu'on vous aspire au passage dans un tuyau sombre, à la pression violente, un tuyau souvent rouillé ou graisseux, pour vous jeter dans une fosse commune où vous serez filtrée et vous envoyer par la suite dans un long couloir et dans des conduits obscurs et apparemment sans fin, que vous aboutissez dans un récipient étroit et vertical dont les parois métalliques résonnent creux et longtemps, et au supplice du bruit s'ajoutent bientôt l'inquiétude sinon la panique d'une température qui monte, la torture lente de la chaleur excessive, la sueur et l'envie d'exploser [...]. (Q, 158)

Une phrase proustienne pour une passion sadienne, un souterrain infernal ; un dessin à la Fernand Léger pour des cruautés à la Artaud, à la Bataille. Un « proème », un « objeu » à la Francis Ponge. L'eau inspire visiblement Arcand et Bouchard. Elle fuit et nous échappe, n'ayant qu'une « très vague idée de l'homme » ; pourtant, elle « nous ressemble » (Q, 163) par son agitation, ses stagnations, sa façon de *charrier*, de suivre sa pente, de s'adapter aux courants dominants, de prétendre retourner aux sources. « Dire simplement : j'aime l'eau, c'est déjà dire beaucoup. Cette petite phrase est aussi courte que lourde de sens, elle est dense comme l'eau [...]. Dans tous les cas, l'eau donne à penser, mais de cette pensée sauvage qui, d'analogie en analogie, finit par vous emporter » (Q, 161). Déluge, naufrage, noyade peut-être, mais d'abord et toujours mouvement, transformation, aventure. Là où le mensonge est transparent et le mythe, divinement originel.

« Les explorateurs » offre un lieu commun analogue à celui sur le mensonge : mythes savamment primitifs, *terra incognita* cultivée, cru trop cuit, recuit, « routine des routiers », et « ceux qui restent sont des

36. « Ah ! comme la neige a neigé ! » est le premier vers de « Soir d'hiver » ; le dernier est : « À tout l'ennui que j'ai, que j'ai... »

37. Un premier état — deux jets — avait cependant paru dans *Le moineau domestique* de Serge Bouchard : « L'eau » (p. 73-76), « La douche » (p. 135-139).

restants » (PC, 175). « A beau mentir qui vient de loin. » Ou qui prétend aller loin, ailleurs, tels Jules Verne, Tintin, Cousteau, les romanciers sud-américains magiques, les grands marcheurs (Knut Hamsun) ou auto-stoppeurs (Kerouac). Ces créateurs sont rarement témoins oculaires. L'exploration véritable, inventive, « exige l'ignorance » de l'auteur comme de l'auditeur ou du lecteur. Elle l'obtient sur-le-champ, sinon sur le terrain. Lévi-Strauss, modèle d'ethnologue mélancolique et d'écrivain heureux, détestait les voyages (*Tristes tropiques*). Arcand rêve à l'improbable visite d'un Papou ou d'une Balinaise venus photographier ses vêtements et vérifier ses habitudes alimentaires : « J'aspire à ce jour où je pourrai enfin me décrire comme je m'aime, devant des gens qui n'en savent rien [...] » (PC, 171). Le passage vers soi-même est la découverte essentielle, le seul Eldorado.

Même s'ils sont loin des judéo-chrétiens orthodoxes, la première source consciente ou inconsciente d'Arcand et Bouchard est la Bible, le Verbe. Ces anthropologues ne cessent de remonter au Déluge, au Paradis terrestre, à leurs premiers parents. Ils se servent du bouc émissaire et des « plaies d'Égypte » pour illustrer les malheurs du siècle. Les prophéties³⁸ de l'Ancien Testament et du Nouveau, contradictoires, expriment leur vision de la violence moderne. « Pour combattre le mal, il faut un plus grand mal » (N, 79). La charité évangélique devient ainsi : « Aimez votre chien comme celui du voisin » (Q, 207). À partir de l'œuvre et du nom de Villiers de l'Isle-Adam³⁹, on imagine « écrire un Adam du futur, un homme électrico-mécanique conçu par le cerveau d'une femme » (F, 119). Quant au Père éternel, il demeure immortalisé par Gustave Doré : « grandiose et barbu dans quelques brillantes percées lumineuses à travers d'épais nuages » (N, 43). La Vérité à travers les mensonges ? Le Très-Haut est le sommet des lieux communs.

La « fin du mâle » serait-elle la fin de l'Homme et le (re)commencement de Dieu ? Le quatrième recueil de Bouchard et Arcand est en tout cas celui où la Bible et l'Évangile sont utilisés sur les sujets (objets) les plus inattendus : portes, agenda... Le chapitre éponyme de *La fin du mâle* — du mal ? — s'attarde à dénoncer le « sexisme flagrant » des chapitres IX et X de la *Genèse* : famille de Noé, fécondité compromise, généalogies tronquées. Au début de l'histoire humaine, « les mâles furent inventés parce qu'il n'y avait pas de garderies » (F, 112). Plus loin, on fera

38. Existe-t-il un « grand livre des Prophètes » (Q, 161) sur l'art de gouverner le monde par le contrôle de l'eau ? Le Canada serait intéressé.

39. Auteur de *L'Ève future* (1886) dont les héros sont Edison et son automate électrifé, Hadaly.

dire au Christ : « Je suis la Porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (F, 172). Arcand se demande ce que Josué avait bien pu inscrire sur son agenda la veille de sa victoire miraculeuse sur le soleil : « Demain, entre midi et midi, il ne se passera rien, si ce n'est la mort de milliers de soldats ennemis » (F, 98)? La Bible est un grand roman d'anticipation.

« Le premier jour, il n'y avait ni porte, ni clôture, ni fenêtre, ni mur. Tout était ouvert au monde de la belle étoile » (F, 62). Depuis, les chambres et les appartements se sont empilés. Ouvertures ou fermetures? À travers le titre d'une pièce de Musset⁴⁰ et la fameuse pensée de Pascal sur l'agitation et le repos, se construit une phénoménologie de la porte de chambre et de sa poignée que ne désavoueraient ni Bachelard ni Yvon Deschamps : « C'est par la porte que le malheur vient » (F, 63), surtout si elle est capitonnée ou blindée. Après la poésie surréaliste du paradis terrestre où « les serpents écoutent aux feuilles » (F, 167), on en vient prosaïquement « aux sources classiques des doux bruits de l'été » avec la porte moustiquaire (F, 170). Les portes n'ont plus guère d'identité, « elles n'ont que des adresses », des numéros ; il faut leur redonner sens (*sortir de ses gonds*), caractère. Les portes composent avec les fenêtres le regard, le visage de la maison. « Il n'est pas de porte heureuse sans une fenêtre aux alentours. » Et ce mouvement complexe : « Tu sors par la porte afin d'aller au-devant de ce que tu vois venir à ta fenêtre » (F, 175). L'humanité est en marche vers le roman, le cinéma.

Morales du petit siècle

Philosophes au sens français du terme, moralistes au sens classique, Arcand et Bouchard cultivent l'art de la définition, de l'antidéfinition, du flottement des objets, de l'indétermination ou de la *transgénération* des espèces. « Du chihuahua à Rin-Tin-Tin, le chien est devenu tellement de choses qu'il n'est plus identifiable » (Q, 209). Quant au téléviseur, autre accessoire domestique, on ne sait pas encore ce que c'est : un miroir, une cheminée artificielle, un stupéfiant en boîte, un vase chinois postmaoïste. Le téléphone, malgré ses touches multiples, est « l'appareil de la solitude » (Q, 119). Et les armes modernes sophistiquées, pentagonales, « ne sont plus à l'échelle humaine » (Q, 169).

Les écrivains sont plus souvent cités que les experts-conseils et autres spécialistes par Bouchard et Arcand, qui mettent au premier rang les *Essais*, les *Pensées*, les *Propos*. « Pascal, encore Pascal, à la suite

40. Qualifié curieusement de « philosophe prétentieux » (F, 63).

de Montaigne, encore Montaigne, se moquait de Platon qui décrivait l'homme comme un animal à deux pattes sans plumes [...]» (F, 112). Ils doivent beaucoup à Alain, philosophe attitré de la Troisième République, et à Jacques Godbout, autre écrivain de province et réformiste modéré. Parmi les « 1200 propos publiés » par Alain, l'un s'interroge sur l'efficacité et les avantages d'être méchant⁴¹, un autre (le 21 août 1921) sur le génie du béton armé — « si quelque matière obéit à l'idée, c'est bien celle-là » (N, 133) — et le rôle de l'ingénieur dans l'architecture moderne.

Les anciens moralistes avaient « érigé le mensonge en élément fondateur de la bonne société, [...] pratique tout à fait courante que l'on désigne depuis sous le nom élégant de "politesse" » (F, 78). Ils demeurent indispensables, sinon actuels, car du sens vieilli (1540) ou littéraire de *commerce* (« relations que l'on entretient dans la société »), il ne reste que la locution « être d'un commerce agréable ». Tout en étant fidèle aux principaux représentants de la pensée occidentale — sages, saints, épicuriens, stoïciens, théoriciens de la Renaissance, de la Révolution et de la Modernité —, Arcand et Bouchard pensent par et pour eux-mêmes, pèsent le pour et le contre, se font les avocats du diable, du gros arbre, du crapaud. Derrière les systèmes, ils découvrent et peignent l'esprit dans sa chair : Hobbes, « philosophe aussi fluet qu'anglais » (N, 176).

Les détails sont le tissu de la pensée, la mémoire de la langue, l'imagination du langage. Les détails font l'ensemble comme les fragments la somme (inachevée, interminable). Les *Caractères* de La Bruyère, galerie de distractions, d'ambitions, de fausses modesties, sont « une admirable collection de substances, de lieux, d'usages, d'attitudes ; l'homme y est presque constamment pris en charge par un objet ou un incident : vêtement, langage, démarche, larmes, couleurs, fards, visages, aliments, paysages, meubles, visites, bains, lettres, etc.⁴² ».

Aussi bien qu'à Barthes lui-même, par lui-même, et à ses *Mythologies*, on pense à la méthode de Bouchard et Arcand. Leurs objets sont des prétextes, leurs substances des forces, leur humanité un théâtre de la Ville. Les faits (trop) divers doivent trouver leurs lieux, leurs marques, un espace où le langage connaît son histoire, fait son anthropographie. « Comment rassembler le divers à l'intérieur d'une œuvre tout en le laissant divers ? », se demandait Michel Butor⁴³. Arcand et Bouchard font

41. « L'être méchant sera quelquefois bon et la bonté du méchant attire d'autant la louange. Tandis que la bonté du bon n'a rien de remarquable [...] » (N, 95).

42. Roland Barthes, *Essais critiques*, p. 232.

43. Robert Melançon, « Entretien avec Michel Butor », *Études françaises*, vol 11, n° 1, février 1975.

de la collection (cueillette, inventaire, répertoire) une œuvre ouverte, un genre, le recueil ; des recueils égaux entre eux, aussi variés, détaillés, à suivre et à prolonger, que les parties ou morceaux qui les constituent.

Des distinctions s'imposent historiquement, esthétiquement, entre maxime et fragment (ou fragmentaire), entre « détail » classique, réaliste, fétichiste, et « détail détotalisé », romantique allemand, nietzschéen, freudien, moderne. Le fragment exige une lecture attentive à la « résonance des *détails* entre eux et à travers les *accents* qu'ils distribuent dans le texte⁴⁴ ». Du point de vue générique, Barthes a repris à sa façon le mouvement de contestation qui va de Montaigne à *L'entretien infini* de Blanchot. Pour le structuraliste du fait divers, le relecteur de La Bruyère, La Rochefoucauld, Michelet, Proust, le texte fragmental est la « matrice » des genres, le genre littéraire par excellence, celui de l'« autogénération ». Au texte composé linéairement, articulé logiquement, il substitue un texte discontinu, polygraphique, « non dialectique », où « unité et totalité ne sont plus des principes d'organisation, mais des effets obliques du mode de production et d'agencement [...] »⁴⁵. Comment lire le fragment sans le *lier* ? Ginette Michaud⁴⁶ pose la question et y répond en théorie et en détail.

À la façon des *Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, en 1688, « gazette intemporelle, brisée, dont les morceaux sont comme les significations discontinues du réel continu⁴⁷ », les recueils d'Arcand et Bouchard peuvent être lus comme des livres de fragments, entre la maxime étendue et l'anecdote ramassée, entre la métaphore, sélective, qui préside aux « arts de la variation », et la métonymie, qui fonde les diverses formes du récit. La Bruyère, dans sa « Préface », commence par rendre « public » le bien prêté, la « matière » de l'ouvrage ; les anthropologues font de même dans leur « contrat d'écriture », qui rattache leurs observations à des sources, occasions, témoins et témoignages.

Selon Barthes, un auteur de maximes *pures*⁴⁸, « ces lois dans la morale », ces éclairs, ces oracles, ne serait pas un écrivain — ce qu'est La

44. Réda Bensmaïa, « Du fragment au détail », *Poétique*, n° 47, septembre 1981, p. 369.

45. *Ibid.*, p. 370 ; voir aussi p. 356.

46. Ginette Michaud, *Lire le fragment. Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1989.

47. Roland Barthes, *Essais critiques*, p. 234. Le *caractère* type est une « métaphore éten due » qui « prend l'allure du récit sans le rejoindre vraiment » (*ibid.*, p. 233).

48. Mais La Rochefoucauld lui-même a des réflexions formellement libres, « fragments de discours », « langage fluide, continu », quoique rapidement interrompu (Roland Barthes, *Nouveaux essais critiques*, à la suite du *Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972, p. 70).

Bruyère —, mais un intellectuel, qui vise à dire et à montrer le *vrai*. Qu'en est-il d'Arcand et Bouchard? Ces anthropologues sont-ils des idéologues, des militants (de la tolérance, de l'écologie, de la cause amérindienne, du pouvoir de l'intelligentsia)? On pourrait aussi bien les classer parmi les désabusés, sceptiques, cyniques, sinon anarchistes. En fait, s'ils ne croient pas à la Vérité, au Bien, à la Science, ils croient à la lucidité, partielle, au bien commun relatif à la conscience (critique) de la science. S'ils ne cherchent pas à montrer la Voie, ils fuient les impasses, refusent les égarements involontaires, dénoncent les piétinements, les reculs. En écrivains.

Science sans conscience

Le plus grand mythe moderne étant celui de la Science, dans tous les domaines, nos deux anthropologues font mine d'y sacrifier avec componction. À la carte du Tendre, ils substituent de façon ostentatoire les relevés aériens et les formules mathématiques. Par exemple, cette carte n° 21 M 08-200-0201 qui indique la localisation précise de la Misère : un rang d'une dizaine de maisons sur la route 362 vers l'est, entre Baie-Saint-Paul et Les Éboulements (N, 146). Ils font se rencontrer la loi de la gravité avec « celle de la dérision » (Q, 18), au baseball comme à la guerre. Écartelés entre la « paléo-médecine » des humeurs et les appareils de la médecine futuriste, ils prévoient « l'implantation sous-cutanée de cartes-micropuces » et redoutent ce moment où « le corps humain prendrait l'allure d'une carte perforée » (N, 208).

Bouchard et Arcand n'aiment les sciences qu'impures, composées, compromises dans le vivant, la maladie, le génie, la folie : astrophysique, biochimie moléculaire, sexologie, neurophysiologie, électromagnétisme. Les idées sont-elles « faites de lithium, très très léger »? Le cerveau de Lénine fut lamellisé, examiné à la loupe, sous microscope, sans qu'on découvre autre chose que la trace bleutée d'une ancienne syphilis. « Ainsi progresse la science, qu'elle soit historique ou physiologique » (Q, 57). Elle ne progresse jamais mieux qu'à travers les contradictions de l'économie et de l'éthique, du signe et du sens. La baudroie et la scorpenne, qui n'ont aucun lien avec les batraciens, ne sont appelées « crapauds des mers » qu'à cause de leur laideur et d'une supposée culpabilité. C'est dire que les crapauds, qui servent à « l'apprentissage cruel du système nerveux, devraient aussi être utilisés dans l'enseignement élémentaire des dangers du racisme et des vertus de la tolérance » (PC, 189-190). Évolution n'est donc pas synonyme d'histoire naturelle.

La science, nullement logique, fait des sauts. Depuis Heisenberg et la physique quantique, « la science moderne fonctionne à l'incertitude » (*N*, 227), aux relations d'indétermination, aux inégalités, au calcul des probabilités.

Le texte sur « La statistique » commence par une citation de Gregory Bateson : « Le nombre n'est pas la quantité, tout comme la carte n'est pas le terrain » (*F*, 140). Est-ce bien sûr ? Pour combien de temps ? Le calcul, infini par nature, marque-t-il la fin de la recherche scientifique, dont « l'essentiel » serait déjà « terminé » (*F*, 146) ? Les statistiques — loi des grands nombres, chiffres concrets⁴⁹ — sont une traduction grossière, tout juste bonne pour les élections, la télévision et la publicité commerciale, des principes mathématiques. Les vrais savants savent, eux, qu'il existe des nombres incommensurables, irrationnels, imaginaires : « en théorie » est d'ailleurs synonyme de « en imagination » (*F*, 202), comme l'ont prouvé un Aldous Huxley ou un Einstein.

Avec les sciences, après les sciences, les techniques et la technologie sont trop immédiatement efficaces, intimidantes, agressives. Dans l'aviation, il fallut un jour remplacer « les Zéros par des T-33, des Sabres et des CF-100 » (*Q*, 171). Cela n'est rien à côté du destin du AK-47, le « fusil mitrailleur le plus répandu au monde », à plus de cent millions d'exemplaires. Les initiales cachent un nom⁵⁰, les chiffres camouflent une date, une histoire, de Berlin à Moscou, une stratégie (de vente), le mensonge, pour cette « mitrailleuse de référence », faussement russe. Alors que « la roue, toute seule, est une découverte qui n'écrase pas grand monde », l'homme motorisé est un « technicien de mort » (*Q*, 179). Et son « réarmement moral », pacifiste sans être pacifique, pourrait être plus dangereux. Le béton, armé ou non, est « le matériau emblématique de la victoire du concept sur l'image » (*N*, 131). Sa recette de fabrication, donnée un peu plus loin comme un poème en prose — tricalcium silicate, tétracalcium alumino-ferreux... — tire le mélange de matériaux calcaires et argileux vers l'alchimie : « Cette potion magique est sur le feu depuis la plus lointaine Antiquité » (*N*, 137). Elle n'est parvenue à ébullition, à maturité, qu'avec les entrepreneurs en bâtiment du xx^e siècle. Retour au brut, au brutal, à la prose sans poésie.

49. À l'hôpital de banlieue, les vendredis d'été, les « estropiés de la tondeuse » se répartissent en 27 % d'orteils amochés, 24 % de doigts coincés dans le rotor, etc. » (*Q*, 37). Pour d'autres calculs de la « religion du pourcentage » dans le « doux royaume de la tendance », voir *Q*, 68-69, *P*, 119, *N*, 122.

50. Le « super-canon de Bull » (*Q*, 171), qui intéressa Saddam Hussein, inquiéta le Mossad, désigne lui aussi un homme, un lieu (près de Sherbrooke), une mort mystérieuse.

Un visage caricatural de la science — et de la pire de toutes, la science appliquée à des objets littéraires, historiques — est celui de Michel Chasles, grand mathématicien, académicien, professeur de géométrie, de géodésie et de mécanique, « collectionneur fanatique » qui acquit entre 1861 et 1869 pas moins de 27 344 documents et lettres originales, dont 1745 écrites par Pascal, 622 par Newton. Il avait tout faux, ce commerçant naïf, berné, ruiné, qui avait acheté au prix fort des lettres « en français » d'Alexandre le Grand à Aristote, de Cléopâtre à Jules César, de Marie-Madeleine « à Lazare maintenant ressuscité, qui lui vantait l'incontestable génie des Gaulois » (Q, 56). Fût-on Astérix, il ne faut jamais forcer son talent, ni la science.

L'anthropologie en présence des hommes

Des anthropologues et sociologues comme Alain Médam ou Pierre Sansot ont fait des *poétiques de la ville*. Pour celui-ci, « expert de l'ordinaire » et des *Gens de peu*⁵¹, la difficulté est de passer du singulier au collectif à travers les piliers de bistrot ou les spectateurs du Tour de France. Aux jardins publics que Sansot a étudiés, on pourrait ajouter les 325 293 680 brins d'herbe (et des poussières, des gouttelettes) de « Surface du quotidien : la pelouse en Amérique⁵² », les 2130 pages-miroirs et les 55 000 mots découpés du *Robert*, étiquetés et plantés au vert dans un *Parc de la langue française* par Rober Racine.

Fidèles à leur discipline, Bouchard et Arcand s'intéressent à tout le monde, jamais individuellement, mais en groupes, par tranches, classes, professions ou métiers, « les facteurs, les physiothérapeutes, les monteurs de ligne et les plongeurs de la sûreté [sic] nationale » (N, 170). Ni racistes, ni sexistes, ni *âgistes*, ces anthropologues ne pensent cependant que par catégories logiques, strates socio-économiques, aires culturelles, différences spécifiques. Les *méchants* constituent une race, les experts une mafia, les touristes une invasion, les athlètes une exception, les chauves une mutation. Tous et chacun ont leur parenté, leur cercle d'amis, d'adversaires, leurs partis (pris). « Le chien vote conservateur, le loup n'exerce même pas son droit de vote » (Q, 204). Le renard prête serment et vote plusieurs fois.

51. Pierre Sansot, *Les gens de peu*, Paris, PUF, 1991. Voir aussi les travaux de Jean-Claude Kaufmann : *Analyse du couple par son linge*, *Sociologie des seins nus*, *Théorie de l'action ménagère* (Paris, Nathan, 1992, 1995, 1997).

52. Dernière exposition de la série « Le siècle de l'Amérique », Montréal, Centre canadien d'architecture, 1998.

Bouchard et Arcand s'appuient modérément sur leurs collègues et confrères, dont un certain Edmund Carpenter, de même que Durkheim, Mauss, Lévi-Strauss. Ils ouvrent largement leur spécialité aux champs voisins, aux sexologues Masters et Johnson, aux sémiologues, aux sinologues, à la Nouvelle Histoire de Braudel. Ils citent les politologues classiques, Montesquieu, Tocqueville, mais aucun juriste qui se prétendrait constitutionnaliste. Leur pensée économique est fortement inspirée de Tom Naylor (*Q*, 175), même si le naylorisme n'a pas la notoriété du taylorisme. Ils citent rarement, mais avec tendresse, leurs voisins et parents québécois : le « grand géographe⁵³ » Luc Bureau, Marcel Rioux, dont le portrait des *Québécois*⁵⁴, plein de saillies et d'humour populaire, est proche de la sociologie culturelle d'Arcand et Bouchard. Celui-ci énonce scientifiquement une « équation Rioux » digne de Max Weber : « Les Canadiens français catholiques n'aiment pas les gros arbres et ils les coupent, alors que les Anglophones protestants les adorent et les protègent » (*F*, 124).

Malgré des méthodes tout à fait différentes, Arcand et Bouchard ne sont pas loin finalement de la définition-programme que donnait le sociologue et philosophe Fernand Dumont : « *Anthropologie* : je ne désignais pas ainsi la discipline particulière qui s'apparente à l'ethnologie mais plutôt l'ensemble des savoirs qui portent sur la condition humaine⁵⁵. » Comme lui, outre des savoirs objectifs, ils y incluent les idéologies, conçues comme une « première version » des anthropologies. Comme lui, ils se placent « ailleurs que là où les autres hommes se situent⁵⁶ », et c'est cet *ailleurs* qui les intéresse. À l'ouvrage théorique de Dumont sur *L'anthropologie en l'absence de l'homme*⁵⁷, critique et dépassement du structuralisme, répond l'étude de lieux communs qui ne sont plus le *lieu de l'homme* (suivant un autre titre de Dumont), mais le signe de son absence dans des cultures uniformisées et un langage encroûté, sans souplesse ni épaisseur.

« Lieux comme un terroir aux frontières marquées, aux droits acquis : la communauté d'une mémoire » : ainsi commençait l'article de Paul Zumthor, « Tant de lieux comme un⁵⁸ », sur les rapports de lieu à lien et

53. *Q*, 132. L'expression est exacte et mes guillemets ne sont pas ironiques envers ce géographe de *La nuit, la Terre et moi. Entre l'Éden et l'Utopie*.

54. Marcel Rioux, *Les Québécois*, Paris, Seuil, coll. « Le temps qui court », 1974.

55. Fernand Dumont, *Récit d'une émigration. Mémoires*, Montréal, Boréal, 1997, p. 204.

56. *Ibid.*, p. 205. « D'emblée, la science s'insurge contre le sens commun en récusant les appréhensions habituelles des choses pour leur substituer le savoir » (*ibid.*, p. 223).

57. Fernand Dumont, *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, PUF, 1981.

58. Paul Zumthor, « Tant de lieux comme un », *Études françaises*, vol. XIII, n^{os} 1-2, avril 1977, p. 3.

à lire. S'il fallait, aux temps de l'oralité, rassembler la « multiplicité indisciplinée des paroles », la tâche aujourd'hui est plutôt de déconstruire les poncifs, les stéréotypes, l'équarrissage culturel. Le lieu commun ne tombe pas (tout cuit) sous le sens : il faut le débusquer, le défaire, le renouveler. Le langage n'est pas un instrument de communication, ni le monde un lieu de communion. L'un et l'autre se brouillent, se défient, se déforment réciproquement. Il faut ruser avec eux, diriger notre désir vers d'autres lieux, « l'in-fini », « l'essentiel inachèvement », « le lieu non dit où instaurer la communauté d'un nom que chacun de nous fait son propre : à la fois lieu commun et négation de tout cliché⁵⁹ ». C'était, c'est, je pense, le projet d'Arcand et Bouchard.

* * *

L'Arcand-Bouchard en plusieurs volumes pourrait suffire à presque tout dans la vie, à l'école, au bureau, en voyage, dans l'île déserte, dans la pratique des arts et métiers. Il est un cahier d'exercices (lectures, écritures), une bibliothèque, un agenda, et il pourrait devenir une bible. On peut tout y apprendre et surtout — plus difficile — tout y désapprendre des idéologies, des technologies/technocraties, des nouvelles religions. Ces anthropologues ne sortent guère de leur cuisine, de leur salon (où brille la télévision), de leur sous-sol, de leur garage, de leur cour gazonnée, de leurs villes qui sont des banlieues, de leurs autoroutes numérotées. Ils ont le sens du commun, du moyen, de l'ordinaire. Leur « terrain », qu'ils arpentent en tous sens, est le répertoire des idées reçues, le journal de la veille, la publicité de l'avenir, le marchandage des valeurs.

De même que Michel Leiris empruntait à l'ethnologie un glossaire-armoire (« j'y serre mes gloses ») et un système de fiches à redistribuer comme des cartes de jeu entre soi et l'Autre, les autres, Bouchard et Arcand, écoutent aussi bien les mots que les maux de la civilisation. Ils confrontent un art de voir, de vivre, à un art poétique de la prose. On peut aussi les rapprocher de Jean Paulhan, explorateur de proverbes à Madagascar, auteur d'*Entretiens sur des faits divers*, pour qui l'écriture « fabrique sa propre morale » à partir de la grammaire et de la rhétorique. Malgré (ou à cause de) son scepticisme, Paulhan fut un des intellectuels parisiens les plus avisés de son temps vis-à-vis du pacifisme, du surréalisme, du fascisme, du marxisme, de la « collaboration » et de l'« épuration ». Des mots aux choses, des choses aux mots, les détours sont imprévus, le voyage renversant. C'est la seule révolution.

59. *Ibid.*, p. 9-10.